

Rencontre avec Paolo Cognetti, l'auteur italien qui tutoie les sommets

• Christine Ferniot



L'écrivain partage sa vie et ses jours entre la ville de Milan et le Val d'Aoste. Mais il voyage aussi inlassablement, cherchant jusque dans l'Himalaya "la montagne intègre". Avec toujours un carnet et des crayons dans la poche.

Le Milanais Paolo Cognetti cherche à revenir souvent sur les mêmes lieux, pour en distinguer les détails les plus infimes, retrouver les endroits devenus familiers, constater méticuleusement le moindre changement. C'est ainsi qu'il

a consacré un guide de tourisme littéraire à New York, dont il connaît chaque bloc, ému de découvrir les métamorphoses d'une métropole qui le fascine. Même chose pour le Val d'Aoste, où il passe la moitié de l'année, et auquel rendent hommage quelques-uns de ses livres, notamment *Le Garçon sauvage* et *Les Huit Montagnes* (prix Strega en Italie et, en France, prix Médicis étranger 2017).

Le voici à présent de passage à Paris. Et de retour de l'Himalaya, qu'il arpente pour la troisième fois, et qui constitue le sujet du récit *Sans jamais atteindre le sommet*, son nouveau livre traduit. A l'aube de ses 40 ans (il est né en 1978), l'écrivain voyageur rêvait devant ses cartes d'un « *petit Tibet en terre népalaise* », dans la région du Dolpo, au nord-ouest du Népal. Pas un voyage en solitaire, contrairement à ses autres périple, mais l'envie d'entreprendre une véritable expédition, avec guides, porteurs, et surtout une poignée d'amis pour partager les émotions. Un mois de marche, des cols à plus de 5 000 mètres. Là-bas, il voulait voir un Tibet qui n'existe presque plus. L'expérience serait différente de ses précédentes aventures, peut-être plus intègre aussi, avec l'envie de marquer « *la fin de [sa] jeunesse* ».

Les moutons bleus de l'Himalaya

Paolo Cognetti est donc parti avec Nicola et Remigio, ses deux meilleurs copains, débarquant à Katmandou à peine sortie de la mousson et toujours plus vaste, avant de filer vers le Dolpo. Un carnet dans la poche, des crayons pour écrire et dessiner, un livre pour lui tenir compagnie : *Le Léopard des neiges*, du naturaliste et écrivain américain Peter Matthiessen (1927-2014), tel un compagnon de route tandis qu'il se lançait à la recherche d'un monde plus « *authentique* ». « *Je voulais voir si, quelque part sur Terre, il existait encore une montagne intègre, la voir de mes yeux avant qu'elle ne disparaisse...* », écrit-il.

Lorsqu'on rencontre et écoute parler Paolo Cognetti, et lorsqu'on le lit, le soleil couchant sur la vallée, le parfum de musc, les cèdres et les petits ponts suspendus dans le vide semblent à portée de main. Il décrit ces lieux majestueux avec une certaine mélancolie, un sentiment qui l'accompagne sans cesse face à un monde qui va finir. Mais l'écrivain se moque aussi de lui-même, par exemple quand il décrit le mal de l'altitude qui le terrasse et l'empêche d'aller plus haut tant il vomit, et se retrouve dans un état second, au delà de 4 000 mètres. Dans *Sans jamais atteindre le sommet*, il prodigue des conseils, nous enseigne à calmer notre souffle, à trouver une forme d'apaisement et à rythmer le pas. Il arrive même qu'on voie à travers ses yeux les mythiques moutons bleus de l'Himalaya – et Paolo Cognetti sourit en sortant de sa poche un carnet truffé de croquis du col de la Tribulation et du Chemin du rêve...

Carnet en poche et caméra à l'épaule

Demain, l'Italien repart pour Milan, où il vit la moitié de l'année, dans le quartier chinois qui change si vite. Il aime sa ville pour sa liberté de pensée, dans une Italie qui prend un drôle de virage politique. L'autre moitié de l'année, c'est dans le Val d'Aoste que s'installe cet écrivain qui se pose mille questions sur la notion de voyage aujourd'hui, sur le sens de la course des hommes pour arpenter le monde, toujours plus loin, toujours plus nombreux. Dans quelques jours, Paolo Cognetti prendra la route pour l'Alaska, avec une équipe. Il se réjouit d'avance en détaillant ce nouveau projet, carnet en poche bien sûr, mais aussi caméra à l'épaule. Il en rapportera sans doute un autre texte – « *toujours un texte court* », précise-t-il – et choisira pour l'accompagner dans ce périple un livre de Kerouac, Carlo Ginzburg ou Sylvain Tesson. Cela l'aide à réfléchir : « *J'aime les écrivains de la clarté* », dit-il dans un français parfait, et ce goût pour la concision n'a rien d'un hasard.

A LIRE :

Sans jamais atteindre le sommet (Senza mai arrivare in cima), de Paolo Cognetti, traduit de l'italien par Anita Rochedy, éd. Stock, 176 p., 17,50 €.